**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie
**Band:** 21 (1971)
**Heft:** 6

**Buchbesprechung:** Bibliographie

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 12.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DE L'EGLISE ET DE LA PENSÉE CHRÉTIENNES

ERNST-WILHELM KOHLS : *Die Theologie des Erasmus*, t. I Textband, t. II Anmerkungen und Register. Bâle, Reinhardt, 1966, 230 p., 214 p.

Cet ouvrage fera sans doute date dans les études érasmiennes. Kohls est le premier à traiter pour soi la théologie d'Erasme. Il montre dans son introduction qu'une telle étude était attendue depuis longtemps et il retrace à ce propos les diverses interprétations auxquelles a donné lieu le problème de la religion et de la théologie chez Erasme. Dilthey a marqué longtemps l'historiographie en présentant Erasme comme le créateur de la critique, le fondateur du rationalisme religieux, le Voltaire du XVI^e siècle sapant la dogmatique. Pour Troeltsch, Wernle et Köhler, la théologie d'Erasme est la religion du sermon sur la montagne. Des travaux plus récents ont mis en évidence les liens d'Erasme avec la *devotio moderna*, la patristique, la scolastique et l'humanisme anglais. L'enquête de Kohls, qui fait suite à ces derniers travaux, vise à la présentation systématique de la théologie d'Erasme telle qu'on peut la trouver en germe dans ses premiers écrits : l'*Epistola de contemptu mundi*, les *Antibarbari*, et pleinement développée dans l'*Enchiridion militis christiani*. Pour Kohls, les ouvrages postérieurs n'y ont rien apporté de nouveau. L'enquête très soigneusement menée révèle que cette théologie de l'Ecriture est formalisée selon le schéma classique de l'exitus-reditus qui exprime l'histoire du salut. Erasme, influencé par Origène, insiste sur l'abaissement, la *theologia crucis* qui se traduit pour l'homme par la *regula crucis*. Il développe une doctrine de la grâce et de la justification que Kohls qualifie de doctrine de l'imputation. Tous ces énoncés théologiques s'enracinent dans la tradition patristique, chez Origène et Augustin en particulier, dans le haut moyen âge, chez Thomas d'Aquin également et enfin dans la *devotio moderna*. Erasme s'oppose à la basse scolastique, comme Gerson, pour retourner aux sources de la pensée chrétienne. — Kohls a démontré la fidélité à la tradition des thèmes fondamentaux de la théologie d'Erasme. On pourra lui faire néanmoins — et on lui a déjà fait — un reproche important, celui d'avoir présupposé l'invariabilité de la théologie d'Erasme dans les nombreux écrits qui suivirent l'*Enchiridion*. Les spécialistes d'Erasme confirmeront ou infirmeront cette thèse. Signalons encore la beauté de l'impression de ces ouvrages dont le premier présente le texte et le second des notes savantes et pertinentes ainsi qu'une vaste bibliographie et des index de noms et de matières.

OLIVIER FATIO.

PETER FRAENKEL und MARTIN GRESCHAT : *Zwanzig Jahre Melanchthonstudium. Sechs Literaturberichte (1945-1964)*. Genève, Droz, 1967, 214 p. (Travaux d'humanisme et Renaissance, XCIII.)

Ce livre se compose de six chroniques mélanchthoniennes dont les quatre premières, de P. Fraenkel, ont été déjà publiées dans la *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* en 1960, 1961, 1962, et 1964. La cinquième, due à la plume

de M. Greschat, parut dans la même revue en 1967 et la dernière, du même auteur, est publiée pour la première fois dans ce livre. Ainsi sont réunies vingt années d'études consacrées à Mélanchthon, présentées et commentées avec la sûreté des experts que sont MM. Fraenkel et Greschat. La consultation de l'ouvrage est extrêmement aisée: chaque chronique est divisée en sections qui traitent des questions bibliographiques, biographiques, des éditions de texte, de Mélanchthon comme humaniste, comme philosophe, comme éthicien, des lieux communs, des rapports avec Luther, des sources théologiques, des controverses, de l'action ecclésiastique, de Mélanchthon comme théologien et comme exégète. De plus, un registre chronologique des œuvres de Mélanchthon permet de retrouver dans quel article ou dans quel livre on fait mention de chacune d'elles. — Dans son avant-propos, M. Fraenkel s'interroge sur les résultats de ces vingt années d'études. Sa réponse est plutôt réservée. Il y a les diverses bibliographies, la *Studienausgabe* de Stupperich, la préparation à Heidelberg de l'édition des lettres, qui doit être suivie de celle des textes. Il y a quelques biographies, mais encore aucune qui ait lié la gerbe des nombreuses données éparses dans des études particulières et locales. Le problème de l'humanisme de Mélanchthon et de ses rapports avec la théologie a été passablement étudié, mais sa théologie n'a guère connu la faveur des chercheurs. Aussi M. Fraenkel suggère-t-il de creuser quelques thèmes où s'expriment le développement de la pensée de Mélanchthon et ses liens avec ses contemporains et ses prédécesseurs : l'Eglise, la tradition, la continuité de la doctrine, les sacrements. Il rappelle en outre qu'au XVI^e siècle l'activité de tout humaniste et de tout théologien — Mélanchthon était les deux — reposait sur l'interprétation de sources littéraires : auteurs antiques et Ecriture sainte. Les historiens doivent porter intérêt à ce substrat de la pensée, mais ils manquent hélas encore d'instruments leur permettant de retrouver l'état des textes et des éditions classiques, patristiques et bibliques de l'époque. L'appel de M. Fraenkel à les leur fournir devrait être entendu. L'ouvrage de MM. Fraenkel et Greschat rend constamment service aux historiens du XVI^e siècle. Il est l'indispensable instrument de toute étude sur Mélanchthon et son époque. On rêve de disposer d'aussi bons outils pour d'autres théologiens et réformateurs.

OLIVIER FATIO.

## FRANÇOIS SECRET : *Bibliographie des manuscrits de Guillaume Postel.* Genève, Droz, 1970, 151 p. (Etudes de philologie et d'histoire, 16.)

L'auteur est le plus fin spécialiste actuel du passionnant et étonnant hébraïsant et kabbaliste Postel (1510-1581). La liste de ses publications donnée en appendice de ce petit ouvrage témoigne de l'étendue et de la profondeur de ses connaissances. En dressant la liste des manuscrits de Postel conservés à la Bibliothèque nationale de Paris, au British Museum, à Göttingen, à Munich, au Vatican, à Venise, à Vienne, à Florence et à Amsterdam, il fait une œuvre fort utile, car l'œuvre de Postel, comme il le rappelle dans son Introduction, fut frappée par l'Index dès 1555 « non tantum opera edita sed edenda ». Aussi l'œuvre restée manuscrite de Postel est-elle considérable et reflète-t-elle les préoccupations philosophiques, bibliques, spéculatives et politiques de Postel. Outre la cote et le titre de chacune des œuvres qu'il a retrouvées, l'auteur donne également la table des matières des divers traités ou le détail de la correspondance, permettant ainsi au lecteur de se faire une idée du contenu des manuscrits. Il a d'autre part publié avant cette liste, 1) un catalogue des ouvrages

imprimés de Postel, offrant ainsi une vision complète de la production de Postel, 2) les bibliographies que Postel a lui-même dressées de ses propres œuvres, 3) et 4) les titres des ouvrages de Postel figurant dans le catalogue Gesner-Simler et dans celui de l'Académie de Bâle, et enfin, 5) et 6) la liste des manuscrits ayant appartenu à Postel et celle des ouvrages qu'il a annotés et que l'on peut retrouver à la Bibliothèque nationale, à la Bibliothèque Mazarine de Paris et au British Museum. Cette série de références précises et soigneusement commentées rend indispensable cet ouvrage à toute étude sur Postel et sur les courants kabbalistes du XVI^e siècle.

OLIVIER FATIO.

J. SHIMIZU : *Conflict of loyalties. Politics and religion in the career of Gaspard de Coligny, Admiral of France, 1519-1572.* Droz, Genève, 1970, 220 p. (Travaux d'humanisme et Renaissance, CXIV.)

L'image que l'auteur présente de Coligny est fort différente des portraits hagiographiques auxquels nous ont habitués certains auteurs protestants qui ont fait de l'Amiral l'incarnation et la quintessence du huguenot français qui subordonne tout au triomphe de sa foi et de son Eglise. En retraçant la carrière de Coligny entre 1555 et 1572, M^lle Shimizu a voulu montrer, en se fondant sur une excellente documentation, que les principaux mobiles en sont politiques avant d'être religieux. Coligny, jeune noble ambitieux, neveu du Connétable de Montmorency, s'oppose très vite au clan qui dispute à ce grand personnage et à sa famille l'influence sur la Cour : les Guise. Toute sa carrière sera marquée par cette rivalité avec les Guise pour l'exercice du pouvoir et pour l'influence sur la régente Catherine de Médicis, puis sur Charles IX. Son adhésion à la Réforme, que l'auteur repousse jusqu'en 1560, si elle est sincère, n'est pas exempte de calcul. La puissance naissante des huguenots représente un moyen pour Coligny de réaliser ses buts politiques entre la puissance des Guise et celle des Montmorency. Il va du reste s'efforcer de montrer tout au long de sa carrière que ce lien avec la cause protestante n'exclut pas le loyalisme à l'égard de la Couronne. Dès 1560, à l'Assemblée de Fontainebleau, il explique que la différence de religion est compatible avec la loyauté politique. Il veut convaincre que la Réforme ne menace pas l'Etat. Cette attitude lui valut dès 1561 d'entrer au Conseil du Roi et d'être agréé par Catherine dont il avait du reste soutenu la candidature à la Régence contre Antoine de Bourbon, pourtant chef du parti huguenot. Mais ces bonnes relations avec la Régente ne durent pas au-delà de février 1562. La reine, avant tout jalouse de son pouvoir, considère bientôt la puissance de Coligny et de son parti comme une menace pour la Cour. Par ailleurs sa disgrâce est accélérée par l'offensive des Guise soutenus par l'Espagne qui voyait d'un mauvais œil l'Edit de Janvier 1562 reconnaître officiellement les protestants et consacrer l'apogée de l'influence de Coligny. La défection d'Antoine de Bourbon qui repasse au catholicisme consacre la chute de l'Amiral. Il ne retrouvera son influence qu'en 1571 auprès de Charles IX. Mais cette intimité lui coûtera cette fois-ci la vie le jour de la Saint-Barthélemy. Sur le point de convaincre le roi de déclarer la guerre à l'Espagne, seul moyen d'abattre la puissance des Guise, de réaliser ses propres ambitions et de montrer le loyalisme des huguenots, soutiens de la Couronne, Coligny s'attire une réaction meurtrière de la reine et des Guise. Entre ces deux périodes d'influence à la Cour, Coligny participe aux guerres de religion aux côtés de Condé puis, à la mort de celui-ci à Jarnac en 1569, d'Henri de Navarre, le nouveau prince du sang, chef des huguenots. A propos du traité d'assistance d'Hampton-Court

(septembre 1562) dont l'une des clauses prévoyait la cession à Elizabeth Ire du Havre au cas où elle ne recouvrerait pas Calais, l'auteur montre dans une discussion complète et serrée qu'on ne peut simplement taxer Coligny de trahison comme l'ont volontiers fait les détracteurs anciens et modernes de l'Amiral. Elle montre aussi que l'accusation portée contre Coligny d'avoir participé à l'assassinat du duc de Guise (février 1563) n'est qu'un faux bruit destiné à alimenter la propagande anti-huguenote. Au cours de cette période de guerre, Coligny, qui du reste ne devait jamais devenir le maître absolu des huguenots — il n'était pas prince du sang — continue à s'intéresser plus à l'expansion de la puissance française (cf. son expédition en Floride) et à sa propre influence sur la Cour qu'à l'avancement de la religion. Pour l'auteur — qui sur ce point est un peu trop rapide — c'est le goût de Coligny pour la discipline austère et son amour de la justice qui l'auraient poussé vers le calvinisme. Cette conversion ne serait pas due à un intérêt doctrinal particulier ni à la vocation d'être le protecteur de la vraie religion — il envisageait du reste une égise nationale réunissant les fidèles des deux confessions. Coligny resta un homme d'Etat et ne devint jamais un homme d'Eglise. L'auteur réussit à présenter l'histoire politique française embrouillée des années 1560 avec clarté et concision. De ce fait son livre, basé sur une très vaste et solide documentation manuscrite et imprimée, se lit avec un intérêt constamment soutenu. Il faut seulement regretter que les épreuves aient été corrigées avec une attention insuffisante, que les principes de transcription pourtant énoncés au début de l'ouvrage aient été inégalement suivis et que certaines traductions soient un peu approximatives. Néanmoins cet ouvrage est important : il renouvelle la connaissance de ce personnage quasi légendaire qu'est Coligny. Il suscitera sans aucun doute l'intérêt et la discussion.

OLIVIER FATIO.

## CLAIRE-ELIANE ENGEL : *L'Amiral de Coligny*. Genève, Labor et Fides, 1967, 333 p.

L'auteur a voulu donner une nouvelle biographie de l'Amiral qui échappe à l'hagiographie et qui situe Coligny dans son milieu. Sa réussite est partielle. C.E. Engel ne semble en effet pas dominer suffisamment l'histoire politique française fort compliquée du second tiers du XVIe siècle pour en restituer une vision claire et pour montrer comment Coligny s'efforça d'y réaliser ses plans et ses ambitions. Signalons deux imprécisions ; la première (p. 80) consiste à affirmer que Mercatel (plutôt que Marcatel), moine jacobin, dont parle Coligny dans une lettre à Carafa du 17 juillet 1557, était déjà consacré pasteur et qu'il avait initié l'Amiral aux doctrines fondamentales du protestantisme. L'auteur sur ce point s'appuie sans le citer — ce livre n'a malheureusement pas de notes — sur Whitehead (*Gaspard de Coligny, Admiral of France*, Londres 1904, p. 67) qui lui-même se réfère à Patry (*B.S.H.P.F.* t. 51 (1902), p. 588). Or on ne peut inférer du texte publié et annoté par Patry que Mercatel était certainement le chapelain protestant de Coligny. Les documents invitent à plus de prudence que n'en montre l'auteur pour déterminer dans quelles conditions Coligny a adhéré à la Réforme et en a été instruit. Ainsi la lettre de Calvin à Coligny, du 4 septembre 1558, citée largement p. 81 ss., est moins adressée à quelqu'un qui a déjà rejoint la Réforme qu'à une personne que Calvin espère vivement gagner à sa cause. On ne peut souscrire sans réserve à la manière dont est commentée l'adhésion de Coligny au protestantisme : « Coligny a tout risqué et tout donné » (p. 80). La réalité est plus nuancée : Coligny a servi certes la cause huguenote,

mais il s'en est aussi servi pour réaliser ses ambitions, lesquelles, semble-t-il, étaient en définitive plus politiques que religieuses. L'autre imprécision est plus grave. L'auteur n'a pas distingué, dans son chapitre sur le Colloque de Poissy, l'assemblée des prélats de France, qui s'ouvrit à Poissy le 30 juillet 1561, du colloque proprement dit, qui débuta en cette même ville le 9 septembre 1561. Tous deux se tinrent parallèllement jusqu'en octobre 1561. Les débats du colloque étaient rapportés à l'assemblée qui en discutait (voir entre autres le t. 3 de la *Correspondance* de Bèze, Genève 1963, et A. Dufour « Le Colloque de Poissy » dans les *Mélanges d'Histoire du XVI^e siècle offerts à Henri Meylan*, Lausanne 1970). Cette confusion hypothèque malheureusement tout le chapitre.

OLIVIER FATIO.

*Correspondance de Théodore de Bèze*, recueillie par Hippolyte Aubert, publiée par Henri Meylan, Alain Dufour et Alexandre de Henseler, tome VI (1565). Genève, Droz, 1970, 332 p. (Travaux d'humanisme et Renaissance, CXIII.)

Cet ouvrage comprend près de 70 lettres et une dizaine d'annexes adressées à Bèze ou écrites par lui. Au cours de cette année 1565 qui suit la mort de Calvin, Bèze prend la tête de l'Eglise de Genève, se pose en champion de la cause réformée et augmente ainsi le nombre de ses correspondants en France, aux Pays-Bas, en Pologne et en Allemagne. Passés le milieu du XVI^e siècle et la première guerre de religion, les grandes séries documentaires se font rares. Cela explique le nombre élevé d'inédits — près des ¾ de l'ensemble — qu'offre ce t. VI de la *Correspondance* de Bèze. Plus que jamais les historiens trouveront dans cette belle publication une source de première importance pour étudier l'époque où la réforme s'affermit. — Le tiers des lettres est constitué par l'échange régulier entre Bèze et Bullinger (les autres correspondants suisses, occasionnels, étant Haller, Zurkinden et Gwalther). Les deux chefs d'Eglise se tiennent au courant de la marche des affaires ecclésiastiques et politiques de Suisse et d'Europe. Ils se consultent notamment sur l'attitude à prendre à l'égard des luthériens, partisans de l'ubiquité. Ce problème, dont l'importance est l'une des dominantes de ce volume, devient aigu à la fin de 1565 et passe du plan doctrinal au plan politique lorsqu'en décembre l'Empereur Maximilien II convoque une diète à Augsbourg pour sommer l'Electeur palatin Frédéric de signer la Confession d'Augsbourg et de renoncer à ses sympathies réformées. Bèze et Bullinger envisagent les moyens dont disposent leurs Eglises por soutenir Frédéric. On sait que c'est sous la forme de la *Confession Helvétique Postérieure* publiée au début de 1566 que se manifesta ce secours. L'ubiquité du corps du Christ, comme problème théologique, fait l'objet de plusieurs lettres d'un vif intérêt : par exemple les deux lettres écrites par le futur théologien de Franeker, Martin Lydius, alors étudiant à Tubingue, qui supplie Bèze d'intervenir dans le débat (n^os 377 et 408). Lydius dresse un panorama de la situation théologique en Allemagne après le Colloque de Maulbronn. Il décrit les opinions et l'action de Jacob Andreae et l'utilisation que ce théologien fait dans sa christologie des énoncés du philosophe aristotélicien Jacob Schegk. D'autres problèmes théologiques agitent les correspondants de Bèze : Christophe Thretius (n^os 392 et 428) et surtout Jean Lasicki (n^os 396 et 406) pressent Bèze d'intervenir en force contre les antitrinitaires polonais, estimant que la réponse au prince Radziwill (annexe III), intitulée *De unitate essentiae divinae* et publiée chez J. Crespin en 1565, au début des *Tractatus tres de rebus gravissimis scripti*, ne

suffit pas. Des Pays-Bas, Bèze reçoit la mission de réfuter les opinions sur la volonté, siège du péché, de Dirck V. Coornhert, spiritualiste, jouissant d'une large audience en Hollande (annexes IV et VIII). Les affaires de France occupent une partie importante de ce volume ; Bèze est informé de l'évolution politique après la première guerre de religion. Il s'inquiète des menées des catholiques et des « moyenneurs », tel Bauduin, qui répandent le bruit que les réformés français auraient accepté la Confession d'Augsbourg : le démenti de ces derniers aurait dû les brouiller avec les princes luthériens allemands, leurs principaux appuis. Mais l'affaire qui domine la correspondance avec la France est suscitée par Jean Morély, sieur de Villiers, qui, au nom d'une conception « démocratique » et « congrégationaliste » de l'Eglise, s'oppose à la discipline ecclésiastique française de type presbytéro-synodale. Bèze et l'Eglise de Genève vont combattre avec vigueur ce mouvement qui, à leurs yeux, risque de ruiner les Eglises de France. La lettre de Jean Mallot, chapelain de Coligny, du 8 août 1565 (n° 407) présente excellemment la situation créée par Morély en France. On trouvera d'autre part dans l'annexe I l'abondante correspondance échangée entre Morély et l'Eglise de Genève. Ce tome VI comprend également une série de lettres envoyées par des particuliers à Bèze pour lui soumettre une question ou une confession de foi personnelles. Dans plusieurs cas, les réponses de Bèze sont conservées. Mentionnons celle à Cassiodore de Reyna (n° 403) où Bèze fait un exposé christologique qui exprime certaines réticences à l'endroit de Bucer et une préférence marquée pour Pierre Martyr ; celle à Stanislas Sarnicki (n° 429) où il montre l'origine divine de la discipline ecclésiastique. Enfin ce volume comprend une série de documents importants pour la connaissance de la pensée théologique de Bèze : il s'agit d'abord de la lettre-préface des *Leçons de Calvin sur Ezéchiel* adressée à Coligny (n° 373). Bèze y donne un exemple de la manière d'interpréter l'Ancien Testament, les prophètes en particulier, pour le temps présent. Il faut ensuite signaler la lettre au prince de Condé et à la Noblesse réformée de France. Cette pièce est la version française inédite de la préface latine au *Novum Testamentum* in-8 de Bèze (annexe II). Bèze expose ce que doivent être les fondements scripturaires de l'Eglise et critique la notion de tradition sur laquelle l'Eglise romaine s'appuie. Il montre le caractère salutaire de la lecture et de l'étude de l'Ecriture. Enfin mentionnons, encore une fois, l'exposé concis et clair de théologie trinitaire adressé à Nicolas Radziwill. — Les textes de ce volume ont été établis avec une sûreté remarquable, les circonstances et les personnes identifiées avec un soin et une perspicacité qui forcent l'admiration. Il faut saluer en outre l'augmentation des notes éclairant tel point d'histoire de la théologie. Elles permettront au lecteur de s'orienter dans les subtilités christologiques et trinitaires abordées par Bèze et ses correspondants. Souhaitons que cet heureux développement se poursuive dans les prochains volumes. Néanmoins nous signalerons que la note 27 p. 24 qui affirme que pour Bèze « l'exactitude des constructions de la dialectique dépend de la volonté de Dieu » ne correspond pas au contenu du texte de Bèze. Ce dernier veut souligner que la providence de Dieu, comme sa nature et sa volonté, donne consistance à toute chose et garantit, quel que soit le changement des temps, l'infaillibilité de sa miséricorde et de sa justice, qui sont « plus certaines et infaillibles que ne sont tous les principes des mathématiciens ». Bèze parle ici de mathématiciens et non de dialecticiens ; la nuance a son importance. Et surtout son argumentation ne vise pas à prouver que les principes des mathématiciens dépendent de la volonté divine, mais bien à montrer que la providence de Dieu et ses effets sont plus sûrs encore que ce

qui, aux yeux des humains, passe pour absolument certain : les lois des mathématiques. A cette remarque de détail, ajoutons un souhait : celui de trouver à la fin des prochains volumes de la *Correspondance* une table des pièces publiées qui faciliterait la consultation de ces beaux volumes.

OLIVIER FATIO.

*Vierhundert Jahre Confessio Helvetica Posterior.* Akademische Feier mit Beiträgen von JOACHIM STAEDTKE und GOTTFRIED W. LOCHER. Bern, Haupt, 1967, 38 p.

Cette plaquette contient trois communications de qualité sur la Confession helvétique postérieure de 1566. On sait que c'est pour répondre à la demande d'aide spirituelle et théologique de l'Electeur palatin Frédéric III, qui sentait ses opinions réformées menacées par l'ordre du jour de la Diète convoquée par Maximilien II pour le début de 1566, que Bullinger envoya le 18 décembre 1565 à Heidelberg le manuscrit de sa confession de foi privée. Ce document, immédiatement accepté par l'Electeur, fut imprimé en janvier 1566 au nom des Eglises de Suisse. Il connut un retentissement considérable en Europe, comme le montre J. Staedtke dans son article, alors que G. Locher analyse la signification théologique de la Confession, d'une part, et son rôle dans l'histoire ecclésiastique bernoise, d'autre part. Une utile bibliographie complète cette publication.

OLIVIER FATIO.

POLYCARPE ZAKAR : *Histoire de la Stricte Observance de l'ordre cistercien depuis ses débuts jusqu'au généralat du cardinal de Richelieu (1606-1635).* Rome, Editiones cistercienses, 1966, 338 p. (Bibliotheca cisterciensis, 3.)

La première partie de l'ouvrage retrace l'histoire de la Stricte Observance en France au début du XVII^e siècle en se fondant sur une série de documents, inédits pour la plupart, dont l'édition, remarquablement établie, occupe la seconde partie du livre. Ces sources nouvelles permettent à l'auteur de réfuter une série d'opinions vagues et indémontrables selon lesquelles la Stricte Observance aurait surgi à l'improviste, à la suite de la conversion subite de l'abbé de Clairvaux, Denis Largentier, ou du désir d'Octave Arnolfini, abbé de La Charmoye et de Châtillon, de réformer son monastère. En fait, la Stricte Observance est née du mouvement de réforme qui existait depuis le Concile de Trente dans l'Ordre cistercien. Elle y ajouta certaines caractéristiques : en premier lieu le rejet très général de tous les privilèges et dispenses obtenus de quiconque, même du Saint-Siège, au cours des temps ; ensuite, le retour de plusieurs monastères, dès 1614, à l'abstinence de viande. La Stricte Observance ne fut suivie que par une petite minorité de monastères. Malgré leur petit nombre, les chefs de ces communautés cherchèrent à s'emparer du gouvernement de l'Ordre entier. L'auteur décrit les luttes intestines qui en résultèrent et les interventions maladroites du Cardinal de La Rochefoucauld, instrument docile des chefs de la Stricte Observance. Ce conflit, en faisant un tort extrême tant à la cause de la Réforme qu'à l'Ordre en général, tourna au plus grand profit du Cardinal de Richelieu qui put facilement s'approprier le siège de Cîteaux et le gouvernement de l'Ordre en 1635. L'érudition de l'auteur et la clarté de son exposition font de ce beau livre une contribution importante à l'histoire de l'Ordre cistercien.

OLIVIER FATIO.

THÉOLOGIE CONTEMPORAINE

GERHARD EBELING : *L'essence de la foi chrétienne*. Traduit de l'allemand par G. Jarczyk. Paris, Le Seuil, 1970, 222 p.

Il s'agit de leçons données à des étudiants de toutes facultés de l'Université de Zurich en 1958-1959. L'auteur y a ajouté une conférence intitulée *Parole de Dieu et langage*. La traduction dut être un rude labeur ; cela se voit, par exemple, dans cette phrase de la page 222 : « La Parole de Dieu n'accède à nouveau au langage que lorsqu'elle est à nouveau entendue, avec une totale attention à la façon dont la Parole traditionnelle se fait comprendre à travers cette réalité à laquelle nous sommes nous-mêmes livrés. » — Partant du point de vue que « Dieu et homme ne constituent pas deux thèmes, mais un seul » (p. 121), l'auteur présente, par exemple, la doctrine de l'Esprit sous le titre « Le courage de la foi » (p. 94 ss.), celle de la justification comme une analyse de la « réalité de la foi » (p. 133), celle du monde et du temps comme celle du « lieu de la foi » et du « matériau » de la foi (p. 172 ss.). Cette perspective anthropologique prête une grande cohérence à un exposé qui, par ailleurs, se meut dans la pure tradition luthérienne. Le principal avantage de cette méthode est de faire apparaître l'unité vivante du christianisme concentré dans la foi : « Le message chrétien ne peut avoir l'intelligibilité et le caractère contraignant qui lui conviennent que s'il a à dire, non pas une pluralité de choses, mais une seule chose » (p. 173). On constate que cette concentration n'est pas seulement méthodologique, d'où certains risques de fidéisme. Est-il paulinien d'affirmer que « personne n'a besoin de connaître le premier mot de la doctrine de la justification pour avoir part à la foi qui justifie » ? (p. 143). La foi elle-même reçoit des définitions qui, à force d'insister sur l'élément vécu et non doctrinal, en perdent la spécificité chrétienne : « abandon à Dieu » (p. 109), « participation à la toute-puissance de Dieu » (p. 123), « se libérer du souci de soi » (p. 130). D'autre part, l'éthique nous paraît malmenée. L'imitation de Jésus est réduite à la foi, ce qui ne correspond guère, en tout cas, à la *Nachfolge* matthéenne. La crainte est telle de réintroduire le souci religieux dans la foi par l'exigence de l'amour que le chapitre sur « la puissance de la foi » (p. 145-157) n'est en somme qu'une réfutation des systèmes qui confondent la foi et l'amour. Il est vrai que, en un certain sens, Paul se glorifie de sa « faiblesse » ; mais « demeurer dans l'impuissance » (p. 157) n'est pas ce qu'il prescrivait à ses correspondants. — Il reste que cette présentation de l'essence de la foi chrétienne, après celles qui l'ont précédée, s'avère profondément originale et souvent convaincante.

PIERRE BONNARD.

GEORGES CRESPY : *Croire aujourd'hui*. Paris-Lyon, Saint-Paul, 1970, 134 p.

S'interrogeant sur le sens de l'existence, l'auteur va méditer la croix de Jésus. Seule l'expérience de l'abaissement, de l'absence de Dieu, du non-sens, permettra de vivre dans la vérité. Or, croire, c'est une manière de vivre ; c'est exister dans une communauté qui vit de partager le pardon ; c'est mourir à soi (la mort de mes désirs d'auto-réalisation) afin de renaître à l'autre et avec l'autre. Dieu, alors, est rendu *présent*. Pareille existence communautaire passe aussi — c'est la conviction de l'auteur — par la mort de la religion, ce complexe d'opérations qui visent, de façon trompeuse et illusoire, à combler une distance d'avec la plénitude, la vérité, Dieu. Pareille existence peut seule rendre les chrétiens

encore crédibles aujourd'hui. — *En somme, en qui et en quoi crois-tu* ? C'était la question initiale. Crespy sait l'écouter et la recevoir. Il s'efforce d'y répondre sans tricher. Cela suppose un certain courage. La question, en effet, est radicale. A moins d'oublier que la foi n'est pas un cri, qu'elle ne saurait s'exprimer et se vivre hors de toute *culture*, on reconnaîtra le risque pris par l'auteur. Ce risque, quel est-il ? — Celui de voir resurgir, volens, nolens, une structure de pensée de type « piétiste » qui tendrait à disqualifier toute *distance*, à intégrer le transcendant, à jeter la suspicion sur toute théorie. Nous craignons que, tout au juste souci de rappeler l'aspect nécessairement existentiel et vécu de la foi chrétienne. l'auteur n'ait pas pris suffisamment garde à ce danger.

PIERRE GISEL.

## D. ANTISERI : *Foi sans métaphysique ni théologie.* Traduit de l'italien par B. Vinaty. Paris, Le Cerf, 1970, 175 p. (Avenirs, 14.)

Cet essai, muni de nombreuses notes bibliographiques, est un panorama des recherches des analystes d'Oxford sur le langage religieux. En quelques chapitres rapides et clairs, l'auteur présente les positions du Cercle de Vienne, de la « philosophie d'Oxford » et de ses principaux interlocuteurs dans les pays anglo-saxons. Un dernier chapitre descriptif est consacré à la théologie de la mort de Dieu, succinctement caractérisée dans l'œuvre de van Buren. Suivent deux chapitres sur l'analogie et la linguistique, la sémantique de la foi et la logique du témoignage : « La voie pour admettre des vérités indémontrables et invérifiables consiste à les recevoir pour vraies d'un témoin en qui on a de solides raisons de mettre sa confiance... » (p. 146). Mais, précisément, quelles sont ces « raisons » de croire en Jésus-Christ ? A quoi l'auteur répond : « C'est la personne [historique] de Jésus, ce qu'il a dit et ce qu'il a fait, sa morale basée sur l'amour... les attestations de l'Ancien et du Nouveau Testament, la tradition, les témoignages des apôtres qui nous poussent à croire au Christ et à sa parole » (p. 148). Mais, que signifie ici le mot « pousser » ? L'auteur répond partiellement à cette question en empruntant à Ch. Perelman la distinction entre un usage contraignant de la raison et un usage motivant : « ... à côté de la preuve rationnelle il y a l'argumentation raisonnable » (p. 151). Sur ce point décisif, le lecteur demeure insatisfait ; et vouloir, par ailleurs, considérer la religion « au-delà de toutes les confusions du langage » (p. 163) ne revient-il pas à se « retirer dans le silence » selon la formule de McPherson dont, pourtant, l'auteur avait rejeté la thèse ? (p. 76).

PIERRE BONNARD.

## AVERY DULLES : *Was ist Offenbarung ?* Deutsche Übersetzung von K.-H. Mankel. Freiburg - Basel - Wien, Herder, 1970, 213 p.

« Qu'est-ce que la Révélation ? » On peut répondre en construisant une synthèse rigoureuse comme l'ont fait S. Thomas d'Aquin ou Karl Barth, mais on peut aussi interroger les penseurs chrétiens les plus éminents et après cette enquête historique laisser le lecteur construire sa propre conception du mystère. C'est cette dernière méthode qu'a choisie l'auteur, jésuite, professeur au Woodstock-College (USA). — Une telle entreprise court le risque de la superficialité puisqu'elle ne permet qu'un bref survol d'enseignements riches et nuancés, (une page et demie réservée à Luther et deux à Calvin). Cependant, Dulles a cherché à résumer le trait *dominant* des diverses pensées théologiques et si l'ouvrage contenait un *index*, on pourrait le considérer comme un petit diction-

naire utile à consulter sur le thème de la Révélation. D'ailleurs, l'accent est mis sur les théologiens *modernes* (21 pages consacrées à l'Ecriture, 35 pages, à 1800 ans de tradition chrétienne, 33 pages, au XIXe siècle et 93 pages, au XXe siècle). Le jugement porté sur les divers enseignements nous a paru objectif. Ainsi, par exemple, la doctrine de Vatican I est considérée comme remarquablement claire sur le plan conceptuel, mais manquant d'une tonalité biblique et existentielle, qualité présente en revanche dans la Constitution *Dei Verbum* de Vatican II. De même, l'Encyclique *Humani generis* de Pie XII est jugée d'une manière équitable lorsqu'on voit en elle un document « conservateur, qui pourtant n'est pas réactionnaire ou répressif ». Enfin, la lecture de cet ouvrage permet des rapprochements intéressants. Ainsi, sont résumées les thèses du P. de Lubac sur l'évolution du dogme. Or, on constate qu'elles préparent admirablement quelques-uns des thèmes de Vatican II sur la Révélation. — Un regret : l'absence de la pensée d'Orient.

GEORGES BAVAUD.

## J.-H. WALGRAVE : *Un salut aux dimensions du monde.* Traduit du néerlandais par Emmanuel Brutsaert. Paris, Le Cerf, 1970, 192 p.

Parmi les religions prophétiques, le judéo-christianisme se distingue en ceci que la révélation divine s'inscrit dans des événements. Mais l'homme qu'elle concerne fait lui-même partie d'une histoire. En quoi le salut qui lui est destiné et qui consiste en premier lieu dans une relation avec Dieu intéresse-t-il également la communauté séculière ? Reprenant à son compte l'image de Bonhoeffer qui comparait l'amour de Dieu au « cantus firmus » par rapport auquel tous les éléments de la vie se situent comme en contrepoint, l'auteur affirme que la communauté séculière et le Royaume de Dieu n'ont pas à être dissociés, mais qu'ils doivent être envisagés dans une relation dialectique. Rien n'empêche d'ailleurs, à ses yeux, de considérer, puisque le dessein de salut de Dieu englobe l'humanité entière, qu'une révélation générale et des révélations éparses où Dieu est déjà engagé préparent, dans un mouvement de continuité dynamique, la révélation décisive.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

## JÜRGEN MOLTMANN : *Théologie de l'espérance*, études sur les fondements et les conséquences d'une eschatologie chrétienne. Traduit de l'allemand par F. et J.-P. Thévenaz. Paris, Le Cerf, 1970, 420 p. (Cogitatio fidei, 50.)

La traduction de cet ouvrage était fort attendue. Il s'agit en effet de l'une des meilleures productions de la systématique allemande des dix dernières années. Le lecteur dispose déjà, dans cette même revue (1967/4, p. 242 ss), d'une étude de H. Mottu qui résume cet ouvrage et le situe dans le mouvement théologique du XXe siècle, aussi nous limiterons-nous à un coup d'œil délibérément systématique. — La pensée de Moltmann procède d'un double refus. Si, rompant avec un héritage kantien qui veut que le savoir, le faire et l'espérer ressortissent à trois ordres autonomes du discours, il affirme légitime et possible une lecture théologique du réel, Moltmann n'en définit pas moins cette lecture (ou ce savoir) comme étant d'un type tout différent de celui des sciences positives. En effet. D'un côté, Bultmann est réfuté. Vision du monde (ou de l'his-

toire) et compréhension de soi, aux yeux de Moltmann, vont nécessairement de pair. Toute compréhension de soi est socialement, objectivement et historiquement médiatisée d'une part et, de l'autre, toute vision du monde se découpe sur un horizon de significations posé par le sujet. Sur le front opposé, c'est Pannenberg qui est visé. Tout discernement positif d'une auto-révélation de Dieu dans l'histoire doit être récusé comme une entreprise illégitime et impossible. Pour Moltmann, il y a là deux thèses extrêmes. L'une, attentive au seul réel, ne peut éviter de tomber dans la réification. L'autre, attentive au seul novum ultimum devrait laisser la parole aux poètes ; son objet ne peut être dit, tout au plus peut-il être suggéré : c'est le surgissement d'un Je radical (Dieu ?). Entre ces deux types de discours, réifiant ou radicalement subjectif, Moltmann refuse de choisir ; il est à la recherche d'une pensée de la *médiation*. — Il me paraît que la critique adressée par l'auteur à Bultmann comme à Pannenberg est finalement la même : sortir indûment de l'histoire et postuler, en *théo*-logie, une adéquation *rei et intellectus*. Pour Bultmann, il y a *déjà*, ici et maintenant, une existence eschatologique possible (celle de la foi) ; une philosophie de la subjectivité transcendentale a permis de s'abstraire de l'histoire effective : il y a un point où la Vérité et le Je coïncident. La pensée de Pannenberg, pour opposée qu'elle soit, n'en postule pas moins, si l'on en croit Moltmann, la possibilité pour l'homme de sortir de l'histoire. Croire que l'on peut, d'ores et déjà, juger, décrire et connaître l'histoire du monde à partir de l'eschaton, c'est vouloir usurper la place de Dieu. Ainsi, Bultmann et Pannenberg, chacun à leur manière, suppriment la *distance* entre Dieu et l'homme, l'inadéquation d'avec la Vérité. Ils court-circuitent le moment eschatologique toujours à attendre et à espérer, alors que Moltmann veut, au contraire, préserver la radicale nouveauté d'une création qui vient de Dieu. — Lecture théologique du réel, disions-nous. Certes. Moltmann s'efforce de discerner, dans la Résurrection de Jésus-Christ, l'avenir de *cette* terre et, dans le même mouvement, il veut appréhender le réel à la lumière de cet événement/parole ; les deux choses doivent nécessairement aller de pair. Mais cette lecture du réel n'est pas un savoir du même type que celui des sciences positives. Le savoir et le faire qu'elle propose sont en effet commandés par une Promesse qui ne relève d'aucun donné présent, mais bien du seul eschaton non encore advenu : la Promesse est tout entière négation, contradiction du monde présent. Dès lors, le savoir (et le faire) chrétien sera anticipation, prise en charge, transformation du réel. Son seul fondement est un événement pneumatique : l'identification du Ressuscité au Crucifié. S'il s'agit donc d'un savoir, il faut bien voir qu'il est tout entier suspendu à... un acte de Dieu. On l'avait déjà compris dès lors que, pour Moltmann, l'eschaton ressortissait au futur. L'espérance chrétienne est un savoir, mais un savoir d'un type très particulier puisqu'il est fondé sur un événement qui ne serait rien s'il n'était accompagné d'une *parole* de Promesse et d'Envoi. — Le lecteur français attendait beaucoup de ce livre. Il sera peut-être un peu déçu. Ne risque-t-on pas en effet, à force de souligner la *distance* entre le chrétien et la Vérité qui fonde son existence, sa pratique et son savoir, à force de vouloir préserver l'*altérité* de la Promesse par rapport au donné avec lequel elle entre en conflit, ne risque-t-on pas de se priver des moyens de définir et penser un savoir espérant ou une docte espérance ? L'eschaton et le réel seront-ils encore et vraiment articulés l'un à l'autre ? En a-t-on réellement fini de l'autonomie doublement mortelle du théologique et du réel ? Je ne crois pas. Mais Moltmann répondrait peut-être que pareille antinomie est le prix à payer pour penser un discours (et une pratique) qui soit véritablement *théo*-logique. C'est là tout l'enjeu du débat.

PIERRE GISEL.

ANDRÉ BIÉLER : *Une politique de l'espérance. De la foi aux combats pour un monde nouveau.* Paris-Centurion/Genève, Labor et Fides, 1970, 192 p.

Ce livre est adressé à un large public ecclésiastique. Il a pour but de présenter des textes œcuméniques récents comme contribution à une recherche d'anthropologie théologique et politique. Il a été rédigé à la demande de l'Association des séminaires de théologie évangélique du Brésil, leur est dédié ainsi qu'à l'Institut de philosophie de l'Université catholique de Recife, et a été préfacé par Dom H. Camara. Il est capital de ne pas perdre de vue ce contexte pour comprendre son intention. Ce n'est pas un ouvrage de théologie universitaire selon des critères occidentaux. — Les thèses théologiques des conférences œcuméniques sont assumées par M. Biéler. Elles sont proches de celles du leader du mouvement du socialisme religieux en Suisse : L. Ragaz. La structure de la réalité est polémique, c'est-à-dire marquée par le combat que Dieu en Christ a déclaré et inauguré contre les forces du mal qui se manifestent en l'homme et structures. Le chrétien individuel et l'Eglise réalisent leur vocation en s'engageant aux côtés de Dieu dans le combat pour le développement de tout l'homme et de tous les hommes. Cela signifie entre autre une critique radicale de toute idéologie politique, mais aussi une recherche d'objectifs politiques provisoires, d'utopies réalistes découlant des critères du Royaume.— La thèse culturelle principale du livre est une appréciation positive de la progression des sociétés vers une complexité toujours plus raffinée. — Economiquement parlant, M. Biéler part de l'idéal d'un développement harmonieux, politiquement parlant, il croit en l'action des institutions internationales contrôlées par une pression de l'opinion publique. Il n'exclut cependant pas la révolution dans les cas limites.

JACQUES MATTHEY.

E. SCHILLEBEECKX : *La présence du Christ dans l'eucharistie.* Paris, Le Cerf, 1970, 152 p. (Avenir de la théologie, 11).

Dans cet ouvrage très suggestif, l'auteur étudie d'abord avec soin la doctrine eucharistique du Concile de Trente. Il conclut : « Le dogme a été pensé et exprimé dans des catégories « aristotéliciennes », mais ce qu'il y a de spécifiquement aristotélicien dans ces catégories restait en dehors de ce qui était visé par le dogme » (p. 94). Aussi le théologien catholique serait-il libre de réinterpréter l'enseignement tridentin à la lumière de la phénoménologie. L'auteur expose ensuite sa conception de la *transsignification*, mais la fin de l'ouvrage nous montre que la tâche entreprise est fort complexe puisque nous lisons cet aveu : ... « Il est clair pour le théologien catholique que la transsignification eucharistique ne coïncide pas avec la transsubstantiation, mais qu'elle en dépend intrinsèquement... Parce que ce qui est signifié au moyen du phénoménal est objectivement changé, la valeur du phénoménal a changé en même temps » (p. 142-143). Mais alors, on peut se poser cette question : le dogme catholique a-t-il été réellement réinterprété ? Cet essai paraîtra peut-être décevant à ceux qui, sur le plan œcuménique, mettaient leur espoir dans les orientations théologiques de l'Eglise catholique de Hollande.

GEORGES BAVAUD.

COLMAN O' NEILL : *Nouvelles approches de l'eucharistie.* Gembloux-Paris, Duculot-Lethielleux, 1970, 128 p. (Théologie et vie).

L'auteur, après avoir analysé plusieurs problèmes théologiques posés par le renouveau liturgique de l'Eglise catholique, dialogue ensuite sereinement

avec les partisans des thèses récentes sur la transsignification eucharistique. Que reproche-t-il surtout à la phénoménologie ? Non pas de rechercher une conception plus anthropologique de la substance, mais de ne pas reconnaître la valeur des intuitions du sens commun lorsque ce dernier considère comme substance une chose « jouissant d'une forme particulière d'indépendance » (p. 94). « La phénoménologie ne tient pas compte, par principe, du fait que la réalité, en se manifestant à moi comme « pour-moi », se manifeste en même temps comme *indépendante* de moi » (p. 92). Or, aux yeux de l'auteur, le dogme catholique ne peut renoncer à cette conception de la substance telle que la formule le sens commun. Nous nous demandons cependant si la définition de la substance donnée par l'auteur est suffisante. Car le catholicisme a voulu écarter deux positions : Rien ne change du pain — et tout change du pain. Donc, on doit distinguer dans le pain concret et l'être profond (la substance), et les qualités sensibles (les accidents). Le problème est donc fort complexe. Le Concile de Trente utilise davantage l'aristotélisme que ne le reconnaît l'auteur.

GEORGES BAVAUD.

A. VERGOTE, Mgr A. DESCAMPS, A. HOUSSIAU : *L'Eucharistie, symbole et réalité*. Gembloux, Duculot, 1970, 181 p. (Réponses chrétiennes, 12.)

Ce petit volume réunit trois études présentées dans une session théologique par des professeurs de Louvain. — « Dimensions anthropologiques de l'Eucharistie », par Antoine Vergote, vise « à esquisser une phénoménologie du symbole qui restitue au mot sa plénitude de sens » (p. 17). Le symbolisme eucharistique, tout en étant inséparable d'un discours interprétatif, n'est pas arbitraire, mais s'inscrit dans le symbolisme de tout sacrifice religieux, qui comporte l'offrande, la destruction et la communion. — « Les origines de l'Eucharistie », par le recteur Albert Descamps, cherche à reconstituer l'intention de Jésus à partir d'une étude critique des quatre relations de la Cène des Synoptiques et de saint Paul. « La Cène évoque, d'une part, la « mise à mort » de Jésus, et d'autre part une « communion » de ses disciples au même destin » (p. 95). Dans la célébration, le prêtre réitère véritablement le sacrifice du Christ en le représentant devant les assistants, qui y participent avec lui. — « L'Eucharistie dans la tradition ecclésisale, hier et aujourd'hui », par Albert Houssiau, insiste davantage sur le fait que l'Eucharistie est le temps fort du culte intégral, en nous insérant dans le Christ. « La vraie difficulté de l'Eucharistie, c'est la conversion, et c'est Dieu qui l'opère en nous » (p. 174).

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

G. SCHIWI : *Strukturalismus und Christentum. Eine Herausforderung*. Freiburg, Herder, 1969, 104 p.

Pour un lecteur allemand, cette présentation très simple suscitera probablement l'étonnement que procure la découverte d'une méthode d'interprétation qu'il ignorait. Mais l'analyse très rudimentaire et très partielle de la démarche structurale ainsi que des différents courants qui s'en réclament n'est-elle pas propre à dissimuler la portée proprement méthodologique du structuralisme ? Celle-ci est trop vite supplantée par la préoccupation d'intégrer certaines affirmations issues du structuralisme dans une interrogation théologique. Une telle tentative ne se départit pas d'une mortelle apologétique, tant qu'elle ne s'assure pas que le logos qui parle à travers le structuralisme se confond avec le

logos qui se déploie à même le mouvement de la pensée théo-logique. Or une telle identité est vraiment problématique.

ROMAIN CARPEAU.

*Les deux visages de la théologie de la sécularisation.* Paris, Casterman, 1970, 268 p. (L'Actualité religieuse, 29.)

Cet ouvrage collectif comprend d'une part les textes préparatoires, d'autres part les exposés et débats d'une session qui s'est tenue au collège des Dominicains de la Sarte en juin 1969. La théologie de la sécularisation, sous de multiples formes, rompt avec l'idéal de christianisation. Elle s'accommode des temps modernes, s'y adapte (Gaudium et Spes), voire les considère comme une conséquence légitime et même nécessaire de la foi (Gogarten, Metz). Mais ne s'agit-il pas d'une ultime tentative de récupérer le monde actuel, quitte à consacrer ses contraintes ? Sinon, quel restera le rôle de l'Eglise dans l'avenir ? C'est à cette analyse critique que se livrent les divers auteurs, dans un langage parfois inutilement ardu.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

JEAN PAILLARD : *Quand Dieu est inutile.* Paris, Le Cerf, 1970, 175 p. (Pour quoi je vis.)

L'auteur, dominicain établi en Scandinavie, retrace son itinéraire. Il n'est pas tendre pour un luthéranisme qu'il décrit comme marqué par le subjectivisme et l'hypertrophie du péché. C'est la fréquentation des écrivains et des artistes qui l'a obligé à décanter son christianisme. L'homme positif de l'ère post-chrétienne a besoin, plutôt que de réfutations ou de démonstrations abstraites, de ces signes visibles de crédibilité que seront des chrétiens vivant authentiquement de l'Evangile, littéralement « enthousiasmés ».

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

PIERRE DE LOCHT : *Et pourtant je crois.* Paris, Casterman, 1970, 163 p. (Vivre et croire).

Nous avons éprouvé quelque agacement à la lecture de cet ouvrage contestataire qui multiplie ses critiques sur l'institution ecclésiale et ses enseignements. Certes l'*aggiornamento* exige une vue lucide des défaillances du Peuple de Dieu. Mais l'auteur cède à la mode des slogans faciles alors que les problèmes abordés exigent des mises au point nuancées. Nous aurions préféré rencontrer un amour de l'Eglise plus serein.

GEORGES BAVAUD.

ULRICH NEUENSCHWANDER : *Christsein in dieser Welt.* Bern, Paul Haupt, 1970, 15 p.

Editée à la demande de l'association pour le christianisme libéral de l'Eglise nationale bernoise, cette brochure est une manière de manifeste. Mais qu'est-ce que le libéralisme ? Ceux qui persistent à le confondre avec certains courants dix-neuviémistes ou avec quelque dilettantisme théologique découvriront dans ces pages, mêmes rapides et sommaires, qu'il est bien autre chose.

BERNARD REYMOND.

*Festgabe Leonhard von Muralt.* Zurich, Berichthaus, 1970, 331 p.

Pour honorer les 70 ans du professeur von Muralt, 27 historiens ont fourni une contribution dans les domaines de la science que ce savant a illustrés : la philosophie de l'histoire, la science et l'histoire politique, et surtout l'histoire de la Réforme et de l'Eglise. A dire le vrai, plus d'un exposé déborde ce cadre, quelque souple qu'il soit, mais il ne faut pas le regretter, étant donné la valeur de ces travaux qui vont des procurateurs curiaux au XIII^e siècle (par A. Largiadèr) à l'histoire coloniale vue dans la perspective de la décolonisation (par R. v. Albertini). On ne peut ici qu'énumérer quelques-uns des chapitres les plus intéressants pour le lecteur non spécialiste : l'évolution de la neutralité suisse pendant la deuxième guerre mondiale (par E. Bonjour), réflexions à propos de la doctrine eucharistique de Zwingli et de Calvin (la seule étude en français, par J. Courvoisier), l'idéologie pacifiste de W. Wilson (par K. Spillmann).

ANDRÉ LASSERRE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

PANTALEO CARABELLESE : *La Filosofia dell'esistenza in Kant.* Bari, Adriatica, 1969, 604 p.

Carabellese est un philosophe à l'actif duquel on peut inscrire de nombreux essais. Au congrès de Bologne de 1911 il présenta une communication sur « l'elemento categorico kantiano nella ideologia rosminiana ». Le présent livre est posthume, il a été réalisé grâce aux efforts de ses amis, particulièrement d'A. Corsano (le grand spécialiste de G. B. Vico), qui ont travaillé sur des feuilles manuscrites, ébauches d'articles, etc. L'auteur procède à une véritable reconstruction de la philosophie kantienne, non pas en oubliant Kant au profit de sa thèse, mais en engageant une discussion vivante et fondamentale. G. Semerari, qui a écrit l'introduction, souligne l'identité de ces deux lectures de Kant, celle de Heidegger et celle de Carabellese, dont il serait intéressant également de faire surgir la différence.

ERIC MERLOTTI.

ADA LAMACCHIA : *La Filosofia della religione in Kant,* I : Dal dogmatismo teologico al teismo morale (1755-1785). Bari, Lacaita, 1969, 690 p.

L'auteur suit les phases du développement de la philosophie de la religion chez Kant, en adoptant une méthode critique qui lui permette de dévoiler la genèse du problème religieux chez Kant, tout en restant proche des textes même les plus obscurs, fragmentaires ou isolés, du philosophe des Critiques.

ERIC MERLOTTI.

ADRIANO BAUSOLA : *Lo svolgimento del pensiero di Schelling.* Milano, Vita e Pensiero, 1969, 231 p.

Une première partie s'occupe plus spécialement de donner à certaines œuvres de Schelling un peu méconnues leur place dans l'ensemble de l'œuvre. Une seconde partie, fort intéressante, fait le point sur quelques grandes études consacrées à Schelling, par exemple celle du Lukàcs de « Zerstörung der Vernunft » qu'il critique. L'auteur a véritablement un don pour discuter avec clarté et efficacité certains points doctrinaux de grands systèmes philosophiques. Il l'avait prouvé dans ses deux essais sur B. Croce. Du même auteur : *Indagini di storia della filosofia,* Milano, Vita e Pensiero, 1969, 327 p. Les philosophies de périodes historiques très diverses sont examinées : l'ontologie blondélienne, la critique de

Dewey contre la métaphysique, la pensée de Popper ou celle de Gramsci, une étude sur l'argument ontologique (chez Leibniz, Eckhardt) montrent bien l'étendue de la culture et la variété de la curiosité de ce critique. Encore du même : *Conoscenza e moralità in Fr. Brentano*, Milano, Vita e Pensiero, 1968, 218 p. Le volume se termine sur quinze pages de bibliographie des études parues sur Brentano. Outre l'influence de Brentano sur Husserl à propos de la doctrine de l'intentionnalité, il faut reconnaître à ce philosophe une forte pensée éthique qui a provoqué de grandes discussions au début du siècle, dans nombre de pays, de l'Allemagne à l'Espagne. En Italie, nonobstant le long séjour que fit Brentano dans ce pays, et le grand intérêt qu'y souleva la méthode husserlienne, la connaissance de Brentano reste superficielle. Ce livre commence de combler une lacune.

ERIC MERLOTTI.

GIUSEPPE RICONDA : *Schopenhauer interprete dell'Occidente*. Milano, Mursia, 1969, 267 p.

Partant du fait que Schopenhauer s'est en partie détourné du monde occidental dont il était saturé, l'auteur se propose de partir des textes de Schopenhauer pour y retrouver comment le philosophe se le figurait, comment il l'a utilisé dans sa propre pensée, précisant ainsi ce qu'il en refuse et ce qu'il en garde. Le panorama que l'auteur déroule sous nos yeux embrasse la pensée occidentale des Grecs à Kant, et chaque fois les analogies de ces grandes pensées avec celle de Schopenhauer sont mises en évidence, ses opinions fidèlement rapportées, puis discutées. La seconde partie, exclusivement consacrée à la philosophie de Schopenhauer dans son rapport avec les religions, est très claire et très bien informée. A signaler aussi la bibliographie qui clôt cet ouvrage.

ERIC MERLOTTI.

SILVESTRO MARCUCCI : *Henry L. Mansel, Filosofia della coscienza ed Epistemologia della religione*. Firenze, LeMonnier, 1969, 321 p.

L'auteur, qui avait à peine terminé une étude sur la gnoséologie et l'épistémologie de W. Whewell, fut invité par R. Blanché, de l'Université de Toulouse, à en écrire une autre sur Mansel, resté méconnu en France. Notre interprète a dû choisir une perspective très large, globale, qui lui permette d'éviter de tronçonner arbitrairement une œuvre fortement unifiée, malgré des thèmes de recherches très variés, et de saisir ce qui fait cette unité, par rapport aussi à l'atmosphère culturelle de l'époque. Une belle monographie, écrite par un historien compétent, un philosophe, et un logicien averti.

ERIC MERLOTTI.

UGO PERONE : *La Filosofia della Libertà in Charles Secrétan*. Turin, Memoria dell'Accademia delle Scienze, 1968, 128 p.

Trois professeurs de l'Université de Turin, dont M. A. Guzzo, attribuent de grands mérites à cette étude consacrée au philosophe romand Secrétan. Parmi les mérites relevés, le jury a insisté sur le fait que l'auteur a su justement révéler le caractère européen de la réflexion de notre compatriote, préciser l'influence de Schelling, et les relations avec Renouvier, souligner l'originalité et la vigueur spéculative du philosophe. C'est, en effet, une étude bien structurée, agréable à lire et qui donne de Secrétan une impression neuve et captivante.

ERIC MERLOTTI.

ARNALDO PETTERLINI : *Jules Lequier e il problema della libertà.* Milano, Vita e Pensiero, 1969, 180 p.

Articulé sur le problème de la science (critère de l'évidence), du Postulat et de l'homme aux prises avec son destin (liberté et prédestination), ce livre constitue une contribution importante à une Renaissance-Lequier dans les milieux actuels de la culture philosophique.

ERIC MERLOTTI.

ARTURO DEREGIBUS : *La Metafisica critica di Octave Hamelin.* Torino, Giappichelli, 1968, 314 p.

Monumental ouvrage sur la doctrine de Hamelin, ce livre veut également rendre justice à l'auteur de l'*Essai*... trop souvent réduit à figurer sous des étiquettes générales telles que : idéalisme, éclectisme, philosophie de professeur, etc. L'auteur précise donc d'abord la place de Hamelin dans la philosophie française contemporaine, puis présente et examine l'originalité de sa métaphysique critique (quantité – qualité et causalité – finalité et conscience – l'homme et Dieu) et termine par un excellent commentaire de l'historiographie philosophique d'Hamelin.

ERIC MERLOTTI.

RODOLFO MONDOLFO : *Il « verum-factum » prima di Vico.* Napoli, Guida, 1969, 83 p.

Brève mais remarquable étude des antécédents historiques du critère de la conversion du vrai avec le fait (que Marx avait souligné chez Vico) : chez Ficin, Vinci, Cardan, Galilée, Campanella, Hobbes et Gassendi.

ERIC MERLOTTI.

BENEDETTO CROCE : *Théorie et histoire de l'historiographie,* trad. Alain Dufour (240 p.) et *L'Histoire comme pensée et comme action,* trad. Jules Chaix-Ruy (287 p.). Genève, Droz, 1968.

Le premier de ces ouvrages terminait la série de quatre volumes que Croce avait intitulée : *Filosofia dello Spirito* et qui comprenait son *Estetica,* la *Logica* et la morale : *Filosofia della Pratica.* M. Chaix Ruy quant à lui, a fait précéder sa traduction d'une remarquable préface de vingt pages. En un style alerte, le traducteur « raconte » la démarche de Croce qui, parti de l'idéalisme critique exposé dans sa Philosophie de l'Esprit, est parvenu à sa conception de la philosophie identifiée à l'histoire, à cet historicisme absolu qui fait précisément l'objet de ce livre écrit en 1938, alors que le philosophe napolitain était âgé de soixante-douze ans.

ERIC MERLOTTI.

Federico SCIACCA : *Œuvres complètes.* Milano, Marzorati, tomes 28 (1968), 29, 30 (1969), et 32 (1970).

Le t. 28 s'intitule *Filosofia e antifilosofia* (143 p.), c'est également le titre de la première des cinq leçons recueillies ici et données dans la « Chaire Rosmini » au Centre d'Etudes rosminiennes de Stresa. Suivent : « Progrès de la vérité et dialogue », « La philodoxie et ses conséquences : l'objet de la philosophie et le

savoir dans son ordre », « Perspective de solution du problème de la *doxa* dans le système de la vérité », « Tradition et progrès », qui examine également les relations de l'Eglise avec le monde contemporain. Les références à Rosmini sont nombreuses et organiquement intégrées aux leçons. — T. 29 : *Pagine di critica letteraria* (228 p.) est un recueil d'articles de critique littéraire écrits dans la jeunesse du philosophe, et qui suscitèrent de vives polémiques : Goethe, Foscolo, Leopardi, etc. Exemples intéressants de critique littéraire se référant à des critères philosophiques inspirés par l'actualisme gentilien. — T. 30 : *Gli Arieti contro la Verticale*, (187 p.), l'auteur examine les problèmes brûlants de la Théologie de la Mort de Dieu et de la situation dans laquelle se trouvent rejetées les valeurs de la philosophie et de la métaphysique dans le monde contemporain voué à la technologie et à certaines formes passionnelles de l'irrationalisme. Livre d'actualité, honnête et suggestif. — T. 32 : *L'oscuramento dell'intelligenza* (198 p.) est un examen critique de l'Occidentalisme, une prise de conscience de sa décadence et de son déclin, une invitation à trouver des voies nouvelles pour restituer à l'Occident ses valeurs et sa vérité chrétienne, en référence constante avec l'apport des peuples du tiers monde. Programme ambitieux, mais que l'on comprend mieux quand on le place dans la doctrine de l'auteur qu'il a définie comme la « Philosophie de l'intégralité ». L'auteur, on le sait, est un ardent polémiste. Il ne craint pas de s'engager et de s'attaquer à tous les aspects de la vie contemporaine dont il veut dénoncer les outrances ou souligner les motifs d'espoir. Je vois moins bien la structure systématique de l'œuvre, mais peut-être n'est-ce pas là l'essentiel de ce message. — Mentionnons encore, à propos de Sciacca, les deux livres suivants : *M. F. Sciacca*, Milano, Marzorati, 1968, 334 p. Un ouvrage collectif et qui réunit quelques grands noms de la culture philosophique italienne contemporaine auxquels se sont joints quelques italianisants de renom, a été offert à M. F. Sciacca pour le trentième anniversaire de sa chaire universitaire. L'ontologie, l'intériorité, la liberté, la spiritualité dans la doctrine de Sciacca sont les thèmes les plus souvents traités, car c'est dans cette voie que notre philosophe a accompli l'effort le plus marquant de sa réflexion. Inactuel aux yeux de certains, peut-être, et pourtant intéressé par tous les mouvements philosophiques de son temps, Sciacca donne un exemple assez exceptionnel d'homme vivant dans son époque tout en restant attaché aux valeurs mises en évidence par les grands systèmes du passé. — Contributions en langue française : A. Forest : *Les Fondements de l'intériorité selon M.F.S.* ; J. Moreau : *La liberté selon M.F.S.* ; F. Evain : *La spiritualité de St. Ignace et de Rosmini dans la pensée de S.* ; enfin J. Chaix-Ruy : *M.F.S., L'itinéraire au Christ et la rencontre de M. Blondel.* Signalons enfin un autre essai sur la pensée de ce philosophe : Adriana Dentone : *La Problematica morale nella Filosofia dell'Integralità*, Milano, Marzorati, 1965.

Eric Merlotti.

## Enrico Castelli : *Il tempo invertebrato*. Padova, CEDAM, 1969, 203 p.

L'original et pénétrant philosophe romain, directeur du fameux *Archivio di Filosofia*, présente sous la forme d'un Journal quelques recherches phénoménologiques assez surprenantes d'un temps sans soutien dans un espace apparemment mieux déterminé : l'Allemagne (1946-48), l'Espagne (1950), Israël (1965). —

Eric Merlotti.

ENRICO CASTELLI : *Il tempo esaurito*. Padova, CEDAM, 1968, 256 p.

C'est la troisième édition d'un ouvrage paru d'abord en 1947, puis réédité en 1954 et traduit en français sous le titre de : *Le Temps harcelant*, avec une préface de R. Le Senne, aux Presses Universitaires de France, Paris, 1952. Cet ouvrage, né au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, dite, pour l'Italie, de « libération », propose des thèmes de réflexion qui ne sont pas sans intérêt en une époque où deux silences s'affrontent, l'un qui désigne le refus du dialogue, l'autre que constituent les « instruments de la légalité ». C'est une méditation sur le Mal que clôt un bon commentaire de l'œuvre de Sartre : « Le diable et le bon Dieu. »

ERIC MERLOTTI.

ENRICO CASTELLI : *I Paradossi del senso comune*. Padova, CEDAM, 1970, 126 p.

Ce livre est présenté comme un complément des deux précédents essais, comme un « itinéraire de la *paradossalità* quotidienne ». C'est une suite de chapitres très brefs, parfois réduits à une ou quelques phrases, aux titres qui peuvent paraître fort disparates (par exemple « on dit », « l'ennui et le temps », « encore des masques », etc.) mais qui constituent finalement une approche intéressante, frappante souvent, mais désordonnée, de la crise du témoignage.

ERIC MERLOTTI.

BIANCA M. D'IPPOLITO ; *Ontologia e storia in E. Husserl*. Salerno, Rumma, 1968, 354 p.

Ce livre, qui est une thèse de doctorat, mériterait d'être apprécié par un familier de la pensée de Husserl, tant il est dense et précis et également parce qu'il propose une reconstruction de la pensée de Husserl autour du concept de l'histoire. L'auteur commence par déterminer la relation entre l'ontologie et la technique de la réduction et examine la phénoménologie du temps et de l'espace. Il étudie ensuite le développement dialectique du concept de « monde » : la constitution solipsiste du monde et celle de l'intersubjectivité. Il délimite enfin le rapport entre histoire « ontologique » et histoire humaine sous le double point de vue de la liberté dans le monde naturel et dans celui de l'intersubjectivité — et de la science.

ERIC MERLOTTI.

*Neo-empirismo*. Torino, UTET, 1969, 968 p.

Les Classiques de la Philosophie UTET, publiés par la grande maison d'édition de Turin, sous la direction de Nicola Abbagnano, contiennent depuis l'an dernier un volume d'une importance majeure, dédié à un grand courant de la pensée du XX^e^ siècle : le néo-empirisme. Près de mille pages de textes des savants les plus en vue de ce mouvement : G.E. Moore, B. Russell, L. Wittgenstein, M. Schlick, H. Reichenbach, R. Carnap, K.R. Popper, G. Ryle, et W. Van Orman Quine. Chaque anthologie des œuvres de ces auteurs est précé-

dée d'une notice biographique et bibliographique. L'introduction de A. Pasquinelli explique les critères qui ont présidé au choix des textes. C'est un instrument de travail de premier ordre, un ouvrage d'une lecture éclairante sur le problème de la connaissance.

ERIC MERLOTTI.

FRANCO FANIZZA : *L'alternativa scientifica.* Bari, Adriatica, 1969, 258 p.

L'intention de l'auteur, assez ambitieuse, mais issue de motifs justifiables, est de présenter quelques aspects de la culture d'aujourd'hui telle qu'elle se manifeste dans les sciences d'une part, et dans la tradition humaniste d'autre part, et de tenter de dépasser cette dualité stérile entre science et technique sans horizon et humanisme suranné.

ERIC MERLOTTI.

GIUSEPPE SEMERARI : *Esperienze del Pensiero moderno.* Urbino, Argalia, 1969, 294 p.

Il s'agit d'un recueil d'études très variées sur des philosophes ou des problèmes de doctrines : Berdiaev, Dewey, la philosophie scientifique de Galilée, Croce et la philosophie, l'anticartésianisme de Vico. Ces trois derniers chapitres, auxquels il faut ajouter les pages conclusives sur le néo-illuminisme italien, constituent une sorte d'introduction à la philosophie italienne exposée sans concession au nationalisme, avec lucidité et, malgré des points discutables, avec clarté.

ERIC MERLOTTI.

JUAN MARTÍN VELASCO : *Hacia una filosofía de la religión cristiana — La obra de H. Duméry.* Madrid, Instituto Superior de Pastoral, 1970, 206 p. (Colección de estudios del instituto superior de Pastoral, Universidad pontificia de Salamanca, N° 3.)

De Blondel à Duméry, de Duméry à Martín Velasco, on retrouve l'interrogation sur la possibilité même d'une analyse critique, au niveau philosophique, de la religion chrétienne, et la tentative d'en fixer les conditions. Mais, comme le dit l'auteur dans sa préface, il ne peut s'agir que d'une première étape, puisque la réflexion sur le christianisme s'insère dans le cadre de la philosophie de la religion, qui n'en est qu'à « ses premiers pas ». Cette restriction n'ôte rien à l'intérêt de l'œuvre, parue en français, comme thèse de doctorat de l'Université catholique de Louvain, sous le titre de « La philosophie de la Religion selon Henry Duméry. Etude de sa méthode et de ses présupposés philosophiques ».

JEAN-PAUL BOREL.